



Collectif des Allumés de la Plume

MORT ALLUMÉE

Recueil de textes de 5 auteur·trices

- Cayetana Carrión
- Rachel Fine
- Tamara Frunza
- Sofia Tahar
- Michel Vanden Bossche

Avec l'accompagnement de Geno Wefa



Collectif des Allumés de la Plume

MORT ALLUMÉE

Recueil de textes de 5 auteur-trices

Cayetana Carrión

Rachel Fine

Tamara Frunza

Sofia Tahar

Michel Vanden Bossche

Avec l'accompagnement de Geno Wefa

Droits d'utilisation :

Mort allumée du Collectif des Allumés de la Plume

est produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations qui ne sont pas sous copyright sont mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2019.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – B-1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrivains,

contactez-nous via :

www.collectifsdecrits.org

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Mort allumée* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.

Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre personnes, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea

The logo for ScriptaLinea AISBL features the name 'ScriptaLinea' in a highly stylized, flowing cursive script. Below the main text, the acronym 'AISBL' is written in a smaller, simpler font.

Présentation du CAP

Le Collectif des Allumés de la Plume (CAP) est né un soir de neige 2012, à Bruxelles, et a publié à ce jour six recueils de textes : *Courts-circuits* (2012), *La ville s'en-visage* (2013), *Mondes souterrains* (2014), *Par chemins* (2015), *La veilleuse* (2016) et *Vires-tu réel ?* (2018), à lire sur le site www.collectifsdecrits.org.

Allumé ? Le collectif le reste, tout en acceptant quelques moments d'éteinte.

Comme le Phénix, oiseau légendaire doté d'une grande longévité, le CAP renaît de son parcours précédent. Cette septième édition rallume chacune de nos plumes, mortes le temps d'une suspension.

Mort allumée a fait l'objet d'une lecture publique le 14 novembre 2019 sur Radio Air Libre, et le 23 novembre 2019, à l'asbl EYAD (Région de Bruxelles-Capitale, commune de Saint-Josse-ten-Noode) dans le cadre de la réunion annuelle des Collectifs d'écrits. Cette compilation rejoint les autres compilations du CAP sur la toile.

Cayetana Carrión, Rachel Fine, Tamara Frunza, Sofia Tahar et Michel Vanden Bossche, avec l'accompagnement de Geno Wefa

Table des matières

Pour s'y retrouver...

Éditorial.	8
<i>Trois jours</i> Michel Vanden Bossche	11
<i>Brisures de vie</i> Tamara Frunza	31
<i>On ne choisit pas...</i> Sofia Tahar	37
<i>Passages.</i> Cayetana Carrión.	43
<i>Ode à la Terre</i> Rachel Fine.	51
Les auteur·trices	53
Les lieux traversés	56
Remerciements	60

Éditorial

Tous les êtres, entités et organismes vivants, dès leur naissance, sont destinés à croître, se reproduire et finalement mourir. Ce cycle organise notre société et notre façon de vivre, de nous penser et de penser le monde.

Deux faces d'une même pièce, la vie et la mort marchent main dans la main. L'une n'est pensable que parce que l'autre existe. Sans la vie, pas de mort ; sans la mort, pas de vie.

Mais est-ce aussi binaire ? La mort est-elle l'absence de vie, la vie est-elle l'absence de mort ?

Réel ou métaphorique, le passage de la vie à la mort est entouré d'un mystère qui suscite des questionnements, inspire la crainte et révèle même nos angoisses les plus profondes. Il incarne le point de non retour.

Mais est-ce toujours ainsi ? Ne peut-on pas imaginer la vie après la mort ? Est-ce que quitter la vie est toujours l'expérience définitive de la mort ? Y aurait-il une vie après la mort ? N'avons-nous pas vécu, au moins une fois dans notre existence, une forme de résurrection ? Les ruptures émotionnelles ou les expériences de mort imminente font partie de ces épreuves qui questionnent et font avancer notre perception et notre approche de la vie/mort.

Souvent complexes et parfois taboues, ces questions soulèvent de nombreuses craintes spirituelles, philosophiques et éthiques. Les nommer, c'est leur donner une existence et les repositionner comme de véritables sujets de société.

Renaissance, survivance, déchéance, transcendance, descendance / ascendance... En cinq textes, le Collectif des Allumés de la Plume explore ces passages, ces étapes dans le trajet d'êtres qui n'ont que la prétention d'être eux-mêmes.

Le Collectif des Allumés de la Plume



Trois jours

Michel Vanden Bossche

Je me suis réveillé, enfin non, enfin si, enfin peut-être
...

Je ne sais pas

...

Je ne sais rien

...

Je ne me souviens de rien

...

Je ne ressens rien.

Et puis, « ressentir », c'est quoi ?

...

Des questions fusent : Que suis-je ? Où suis-je ?

Je ne trouve aucune réponse.

En tout cas, je pense, donc je suis.

« Je », ça signifie quoi ?

...

Le temps passe... peut-être...

Et dans un éclair, je revois une intense obscurité tomber.

« Voir » ?!? Mais là, je ne vois rien.

Que m'arrive-t-il ?

...

À l'horizon de mon ouïe flotte une musique incertaine, entre trompette

et chœurs, céleste et dissonante... du moins, pour le peu que j'en capte.

Simultanément, d'autres sensations m'envahissent, d'abord diffuses, puis plus marquées...

Un goût aigre, des douleurs périphériques grâce auxquelles je découvre lentement mon corps.

J'ai donc un corps ?!?

...

La douleur s'accroît, mes pieds et mes mains me brûlent, ma poitrine me déchire, la tête me balance des élancements pulsés.

...

J'essaie de bouger, en vain, d'ouvrir les yeux, en vain... et toujours cette musique à la limite de l'audible.

...

C'est quoi cette histoire ? Où suis-je ? Que m'arrive-t-il ?

...

Le temps passe, indéfini. La douleur augmente encore. J'ai envie de hurler, mais je reste toujours incapable de bouger. Je voudrais demander de l'aide à mon père.

« Mon père » ?!? Pourquoi je pense à mon père ? Je ne sais même pas qui il est, à quoi il ressemble.

Une autre image, d'autres sons, d'autres sensations... j'entends des cris de haine, une foule immense qui m'exècre, et quelques-uns qui me plaignent. La fureur d'un coup sur le flanc, le poids sur mes épaules, la sueur dans mon dos, la douceur des pleurs de ma mère, et je marche, je marche courbé sous les huées.

Le souvenir s'estompe, s'effiloche et ne reste que le noir, dense, inodore, silencieux.

...

Mais nom de Dieu, que se passe-t-il ? Ras-le-bol de me sentir prisonnier dans ma tête.

Prisonnier ? Suis-je un criminel, un voleur, victime d'une nouvelle technique d'emprisonnement ? À nouveau, je me souviens vaguement... un procès, en public, un juge, drapé dans son costume de désinvolture, qui refuse de juger et laisse la vindicte populaire décider de mon sort.

J'ai pourtant le sentiment de n'avoir rien fait de répréhensible, d'avoir voulu le bien de ceux qui me suivaient, de les avoir portés, menés, encouragés. Et qu'en ai-je retiré ? Un emprisonnement dans ma tête !

Je me sens trahi. Je suis convaincu d'être un homme de bien, de ne rien vouloir d'autre que d'aider mon prochain...

...

Ils m'ont tous abandonné, mon père, mes amis, ceux que j'ai aidés... et je ne sais même pas qui ils sont.

...

La lumière a jailli, derrière la brume de mes paupières. Une lumière émotionnelle... puissance, amour, colère, force, compréhension, sévérité, compassion en forment ses couleurs.

Elle me parle, mais je ne la comprends pas plus qu'un bébé dans son berceau, gavé d'onomatopées par ses parents décérébrés.

Elle a disparu.

...

— Comment te sens-tu ?

J'ouvre les yeux, pris de vertige... je vois... un mur gris, éclairé par une faible lumière blanche.

Non, je suis couché... c'est un plafond gris.

En une fois, la consistance intègre mes sens... ou l'inverse, je ne sais pas bien.

— Comment te sens-tu ?

Une voix d'homme, amicale, légèrement nasillarde, calme... proche, elle provient du pied de ma couche.

Je vois, j'entends, nouvelles sensations.

Je me redresse pour découvrir celui qui a prononcé ces mots ou du moins j'essaie de me redresser car mon corps ne réagit pas, je reste inerte.

— Tout va bien ! la voix se fait rassurante, c'est juste un moment difficile à passer... je le sais, j'y suis passé aussi.

Je connais cette voix.

— Content de te revoir.

Je reconnais cette voix : Jean ! Je le revois, debout au bord du fleuve... Il y a si longtemps.

Dans un effort démesuré, j'arrive à soulever ma tête et je le découvre : sourire chaleureux, barbe drue, il tend ses mains et glisse ce qui doit être un coussin sous mon crâne. Avec un soupir, je relâche mes muscles endoloris par mon minuscule mouvement.

— Donne-toi le temps, laisse-toi aller, ça va revenir.

J'ouvre les lèvres et murmure son prénom, du moins, c'est ce que j'aurais voulu, mais mes lèvres restent closes et aucun son ne sort de ma gorge.

J'ai maintenant pleine conscience de mon corps, de mon environnement.

Lentement, je bouge la tête de droite à gauche. Je gis dans une espèce de grotte, sur un lit d'herbes sèches.

Et la douleur revient... la tête, les mains, les pieds, le côté droit de ma poitrine. Je laisse échapper un râle, semblable au premier cri d'un bébé sorti du ventre de sa mère.

Jean se penche vers moi, des mots sortent apparemment de sa bouche mais je ne les comprends pas, ses paroles voilées par la douleur.

Puis, il pose ses mains sur mon front...

— ... mieux, tu verras !

...

J'ai dû dormir puisque je me réveille.

Lentement, je me redresse, les coudes en appui, le regard en éveil.

Une faible lumière provient d'une torche scellée à la paroi de la grotte.

Je suis seul !

Une onde glacée descend le long de mon dos.

Ce n'était qu'un rêve... évaporé le Jean !

La grotte est petite, à peine 20m². Ma couche est décentrée. Je ne distingue aucune issue, tunnel, porte,...

Je suis bien prisonnier !

— Tu vas mieux ?

Jean se tient au milieu de l'espace. Je ne l'ai pas entendu arriver, je n'ai senti aucun courant d'air, je ne repère toujours aucune ouverture.

Magie ? Sorcellerie ? C'est quoi cette histoire ?

— Euh... Oui ! Mais... c'est quoi ce truc ?

— Quel truc ?

— Rien... je ne comprends pas... où suis-je ? Qui suis-je ? Je ne me souviens plus. Et que m'est-il arrivé ?

— Que de questions... mais les réponses ne m'appartiennent pas. Il est temps que nous allions le voir.

...

Je marche dans ce tunnel depuis un bout de temps, nimbé d'une pénombre juste suffisante pour en deviner le tracé.

Jean a disparu, je ne sais pas quand exactement, j'ai juste réalisé qu'il n'était plus là. Bizarre, je n'ai pourtant vu aucun chemin latéral.

Le tunnel serpente, le sol inégal forme à de maintes reprises des embûches... à l'image de la vie elle-même. Pour ne pas trébucher, mes mains suivent du bout des doigts les parois humides... j'ai l'impression de nager dans l'air pour avancer.

Au détour d'un coude, je perçois au loin une lueur plus importante. Celle-ci forme un kaléidoscope de couleurs sur les roches engouttelées...

Je presse le pas pour m'extirper de ce tunnel. Je passe la tête. Je crie.

Aïe, mal aux yeux, c'est violent.

Enfin de l'air frais.

Je ne vois rien, les paupières soudées par mes larmes.

— Bonjour fils !

Je sursaute.

— Désolé, je ne voulais pas te surprendre.

La voix sonne jeune, chaude, profonde, grave et ancienne.

« Fils » ?!? Il a dit « fils » ?

Il est où ? Je ne capte rien d'autre que de vagues formes et de la

lumière.

Une pression sur mon bras, douce et ferme, me guide vers un fauteuil dans lequel je me laisse tomber.

Petit à petit, la lumière reflue. Se matérialise à mes yeux un patio donnant sur un magnifique jardin. Mon nez se réveille à la vie et perçoit une multitude de parfums subtils, en harmonie avec les couleurs des fleurs qui s'étendent à perte de vue.

Bien qu'il fasse plein jour, deux réverbères illuminent le patio d'une nuance de nuit.

Je l'aperçois enfin, la quarantaine assumée, bien bâti, la barbe courte et foncée, le poivre-et-sel naissant aux tempes... et des yeux ! Des yeux insondables, intemporels, joyaux de sagesse teintés de folie.

Assis sur une chaise, le dos droit, presque raide, il m'observe.

— Bonjour fils, répète-t-il, un sourire bienveillant sur les lèvres, bienvenue dans mon Éden.

J'entends mais ne comprends pas... que me veut-il ? C'est quoi cette histoire ?

Lui mon père ? Impossible. Il pourrait tout au plus être mon grand frère !

— Bonjour... Je balbutie les mots malgré moi, puis avec un peu plus d'aisance... Où sommes-nous ? Qui êtes-vous ? Qui suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Où est passé Jean ?

— Héla, du calme ! Je comprends ton impatience, mais une question à la fois si tu veux bien...

Son sourire est réconfortant, la chaleur du jardin est réconfortante... et pourtant, une froide colère m'envahit.

Marre qu'on se joue de moi !

Marre de tourner en rond dans ma tête !

Marre de ne rien y comprendre !

Marre !

— Stop ! Fini de jouer ! Je veux savoir ce qui se passe... maintenant ! Je veux toute l'histoire du début à la fin !

— Même si nous avons l'éternité devant nous, permets-moi de te faire la version courte. D'abord, qui je suis. À vrai dire, on m'a donné tellement de noms, tous plus incertains les uns que les autres, que j'ai décidé une fois pour toute de m'appeler Théo. Anthropologue historien et sociologue, je m'intéresse particulièrement à l'évolution de la race humaine au cours des temps. Et cette évolution m'inquiète, raison pour laquelle je cherche à l'aider, et pour laquelle tu te trouves ici.

Tout en parlant, il me tend une corbeille de fruits dans laquelle je plonge la main pour en ressortir une superbe poire. J'y mords à pleines dents. Son jus chatouille mes papilles, caresse mes narines et macule mon menton... un goût du divin.

Je réalise que j'avais une faim et une soif immenses et cette poire représente la concrétisation simple de ce que l'on pourrait appeler le bonheur.

— Tu voulais également savoir où nous sommes...

À ce moment, un homme passe au milieu du jardin et lance un joyeux « Salut Théo ! » avant de m'apercevoir. Il s'arrête, m'étudie intensément et repart après avoir prononcé « Ravi de te revoir,

Christian, dans des circonstances plus agréables que la dernière fois. Bienvenue à ton tour ! »

Christian ?? Ce serait donc mon prénom ?

— « Où nous sommes ? » donc. Dans mon refuge. Je l'ai appelé Éden et j'y accueille tous ceux et celles qui veulent me rejoindre. Une seule condition, pactiser avec soi-même avant d'entrer. Chacun est libre de venir et de repartir, de rester un jour, un mois, un an, une vie, une éternité.

Théo continue.

— Mais venons-en au principal, toi !

Il marque un temps d'arrêt, gonfle sa poitrine et reprend son souffle. Je connais ce geste ! Une image floue derrière un voile d'oubli.

— Comme je te l'ai expliqué, poursuit Théo, je m'inquiète pour l'humanité. Celle-ci a égaré le sens des valeurs, a fait allégeance au matériel, aux dépens du spirituel, et j'ai donc décidé d'agir dans la mesure de mes moyens.

Le voile s'écarte légèrement. Dans mon souvenir, Théo paraît plus majestueux, plus vieux, quoique paradoxalement moins fatigué. Il domine, tempête et récompense. Et je l'accompagne, bien qu'absent.

— Mais comment puis-je aider l'humanité quand elle me craint ? J'ai passé mon existence à imposer ma volonté pour enfin comprendre que je me fourvoyais. Il me fallait une autre approche, une autre image... et c'est là que tu entres en scène... Christian, mon fils !

Le voile se déchire complètement...

Je pends à la croix, la bouche pleine de vinaigre, ma mère Marie pleurant à mes pieds, mes disciples en fuite, seul, abandonné de tous... même de mon père ! Ce père pour qui j'ai tout donné, jusqu'à ma vie !

Mes poings se crispent, mon visage certainement aussi au vu de

l'inquiétude qui se reflète sur celui de Théo.

— Tu m'as abandonné !

Mes mots sourds l'ont frappé en pleine poitrine et il vacille sous le choc.

C'est en voyant ses mains en position de protection que je réalise que je me suis levé et avancé vers lui. Il me scrute, ébranlé.

— J'ai porté ta parole, j'ai loué ton nom, j'ai sacrifié mon amour, j'ai sacrifié ma vie... pourquoi ?

Il baisse les yeux, comme un enfant fautif. Son silence s'éternise.

Et enfin, d'une voix basse, presque inaudible, il me répond :

— Je ne sais plus... Je crois que je m'ennuyais à les contempler frétiller, s'agiter. Ils m'avaient oublié, Moi ! Ils me préféraient le veau d'or. Je me sentais seul, isolé dans mon unicité. Alors, j'ai voulu qu'ils se souviennent de moi et j'ai pensé que te créer et t'envoyer à leur rencontre pourrait insuffler un nouveau courant, un nouvel élan.

— Créé ? Tu as dit créé ?

— Oui, tu es mon fils, du moins en quelque sorte.

Je retombe abasourdi dans le fauteuil.

— J'espérais que tu ramènerais les gens du temple vers moi, mais tout a dérapé. Tu as commencé à parler de moi en des termes dans lesquels je ne me reconnaissais pas, avec une ferveur terrifiante. Et si les gens du temple ne t'ont pas suivi, il en fut autrement de ces foules qui t'acclamaient, t'honoraient comme un roi. Ils parlaient tous de toi. Finalement, tu étais le seul à parler de moi, un véritable fiasco.

— Mais je parlais en ton nom, mes disciples étaient les tiens... n'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Ça me fait une belle jambe, tiens ! Je réagis comment maintenant ? Il commence déjà à se murmurer qu'une nouvelle religion est née... et sais-tu comment ils l'appellent ?

— Le Théoïsme ?

— Non ! Le Christianisme ! Tu te rends compte ? Voilà comment tu me remercies...

Je rougis sous l'attaque avant de répondre d'une voix suraiguë :

— Te remercier ?? Et de quoi donc ? Tu m'as envoyé naître dans un trou paumé, une étable, sans chauffage en plein hiver, avec un père tellement simplet qu'il était difficile de le distinguer de l'âne ! Avec une mère qui a réussi la plus grande fumisterie de toute la création... Grands Dieux !

— Je t'en prie ! Ne blasphème pas !

— J'ai eu droit à une enfance insipide, occupé à travailler le bois. Je me suis retrouvé avec de drôles d'idée de trinité en tête, j'ai eu droit à 40 jours dans le désert, sans eau, sans nourriture ! Avec ce type qui se moquait royalement de moi...

— Mon cousin, Satan...

— Et je devrais me réjouir de le compter dans ma famille ?? Dans la famille « cinglés de première », je voudrais le père et son cousin !

— Tu dépasses les limites !

— Ah bon ?? Pourtant, je n'ai pas encore fini. Forcé de me pencher

sur un macchabée puant pour le ressusciter, de jouer le clown à un mariage avec du pain et du vin, me coltiner une douzaine de types paumés qui chantaient mes louanges espérant pouvoir manger à leur faim, et qui se décampèrent dès que cela a commencé à sentir le roussi, jugé devant un pâle romain qui n'arrêtait pas de discuter avec ton cousin... Finalement, la seule bonne chose qui me soit arrivée, c'est Marie-Madeleine. Une vraie femme qui savait ce qu'elle voulait, dans la vie et au pieu, mais pour tout simplifier, je n'avais pas le droit, moi fils de toi, ton digne représentant, de me laisser aller à des câlins bien mérités... conséquence, nous étions obligés M.M. et moi de nous cacher constamment... Et en bouquet final, une petite crucifixion messieurs-dames, pour le plaisir des foules, avec en vedette, Christian et les voleurs ! Et c'est moi qui dépasse les limites... t'es gonflé, toi !

Furax !

C'est qui ce type qui prétend être mon père et qui s'inquiète juste de ses miches, qui n'a pas bougé le petit doigt quand j'étais perdu et qui m'affirme que j'ai foiré son plan.

Il est là, assis dans son fauteuil, les bouts de doigts joints, dans une posture de réflexion que ne renierait pas un bouddhiste athée.

— Je comprends ta colère, du moins en partie, mais je ne peux pas laisser les choses en l'état. Il faut finir ce qui a été commencé ; tu dois y retourner.

— Qu'acoustiqué-je ?

J'ai penché le corps en avant, la main en coupe à l'oreille droite, le regard sarcastique.

— Tu veux que je fasse quoi ?

Ma voix est aussi calme que la surface d'une mer encore inconsciente

de la coulée de lave qui s'étend sur le fond marin.

— Je comprends ta réaction mais là, ceux que tu avais réussi à convaincre se détournent. Si nous ne faisons rien, ils vont retourner aux divinités païennes.

— Nous !?!

— Oui, enfin toi principalement. L'idée était que tu meures sur la croix, que tu ressuscites dans un miracle constaté par tous et qu'à partir de là, ton principe divin ne soit plus remis en cause.

— Et comment j'amène « tous » à « constater » mon retour ?

— Je te renvoie là-bas, tu fais un petit tour, tu te montres pour qui tu es et tu disparais. Le reste, je m'en charge.

— Et après ?

— Après ? Je te fous la paix jusqu'à la nuit des temps. J'amène Marie-Madeleine au plus vite et tu pourras t'éclater avec elle pour l'éternité.

Je me penche en arrière, le considère longuement avant de répondre :

— Nous avons un accord !

...

Je me tiens debout devant l'ouverture de la grotte, toujours aussi sombre. Je ne sais pas comment j'y suis revenu. Peu importe puisque maintenant, il y a une ouverture !

Je porte une tunique blanche, simple mais seyante. J'ai laissé mes anciens lambeaux de tissu sur le sol.

Un ange éblouissant, peu enclin à la conversation, a roulé de côté la pierre qui fermait l'entrée et s'est respectueusement écarté pour me laisser passer.

Je retiens de justesse un « à la revoyure » et m'avance résolument. J'enjambe les corps de deux gardes en état cataleptique.

J'inspire profondément et entame ma déambulation dans le jardin des sépultures.

Soudain, je l'aperçois, Marie-Madeleine. Elle s'avance sur un chemin latéral en compagnie d'une autre femme. Ses longs cheveux auburn montent et retombent en cascade par-dessus ses épaules, au fil de ses pas, soulignant ses formes généreuses. Elle porte un sac d'épices. Son air à la fois perdu et déterminé, emballe mon cœur.

Nos pas nous mènent au même croisement. Ses yeux se lèvent, croisent les miens, ses mains laissent échapper les épices et ses lèvres, un mot : Christian.

Elle se précipite vers moi, trébuche, atterrit à plat ventre, ses mains sur mon pied droit.

Sa compagne ne comprenant pas ce qui se passe, l'imitte, se jette à terre et agrippe mon pied gauche.

Marie-Madeleine ! Qu'il est doux son toucher, qu'elle est douce son odeur, qu'elle m'a manqué.

Je me penche et la relève délicatement, puis je leur déclare : N'ayez

point de peur ; allez annoncer à mes disciples qu'ils aillent en Galilée, et là ils me verront.

Elles me quittent troublées, entre la joie et la fuite.

Je m'apprête à me rendre en Galilée quand Théo m'apparaît et me préviens : inspire profondément !

En une fois, le paysage se met à tourner, se trouble, la lumière et les couleurs prennent une consistance solide, m'enserrent dans une gangue à l'odeur cannelle, avant de se dissiper.

Je titube très légèrement avant de comprendre... ces collines, ces arbres qui m'entourent : je suis de retour en Galilée.

Devant moi, une bâtisse. Je sais, mais je ne sais comment, que mes disciples s'y trouvent.

Ils sont à table, je me tiens derrière eux, ils ne m'ont pas vu.

Pierre m'a senti, il tourne la tête et me dévisage, incrédule, avant de se laisser tomber à genou et de me baiser le pied.

— Seigneur, tu es revenu, comme tu l'avais prédit !

Et dans un même élan, tous sauf un, se jettent à terre.

Les paroles sortent malgré moi de ma bouche :

— Paix vous soit.

Ils me regardent, craintifs.

— Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi monte-t-il des pensées dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; que c'est moi-même : touchez-moi, et voyez ; car un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai.

Thomas, debout en retrait lui, m'observe suspicieux :

— Tu ne peux être notre maître, nous l'avons vu mourir sur la croix.

— Avance ton doigt ici, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais croyant.

À ces mots, Thomas rejoint les autres disciples pour me vénérer dans la joie.

« Me » vénérer ? Je ne suis qu'une marionnette parlante dans les mains de Théo. Mes mots, mes gestes, ne sont rien d'autre que la manifestation de mon incapacité à lutter contre sa volonté.

— Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et faites disciples toutes les nations, les baptisant pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle.

Ces mots à peine prononcés, je m'élève dans le ciel pour me retrouver assis à droite de Théo, à contempler le monde dont je suis issu, le voyant de très loin dans tous ses détails.

Théo resplendit, nimbé d'une lumière solaire, un air tout à la fois majestueux, puissant et bienveillant sur le visage.

Puis, comme le rideau d'un théâtre, les cieus se referment et nous nous retrouvons dans le patio.

La lumière a disparu, Théo s'est avachi dans son fauteuil et me considère d'un air goguenard :

— Bon boulot ! Là, ils sont partis pour des siècles, si pas des millénaires.

Je me sens un peu groggy, désespéré.

— Chose promise, chose due.

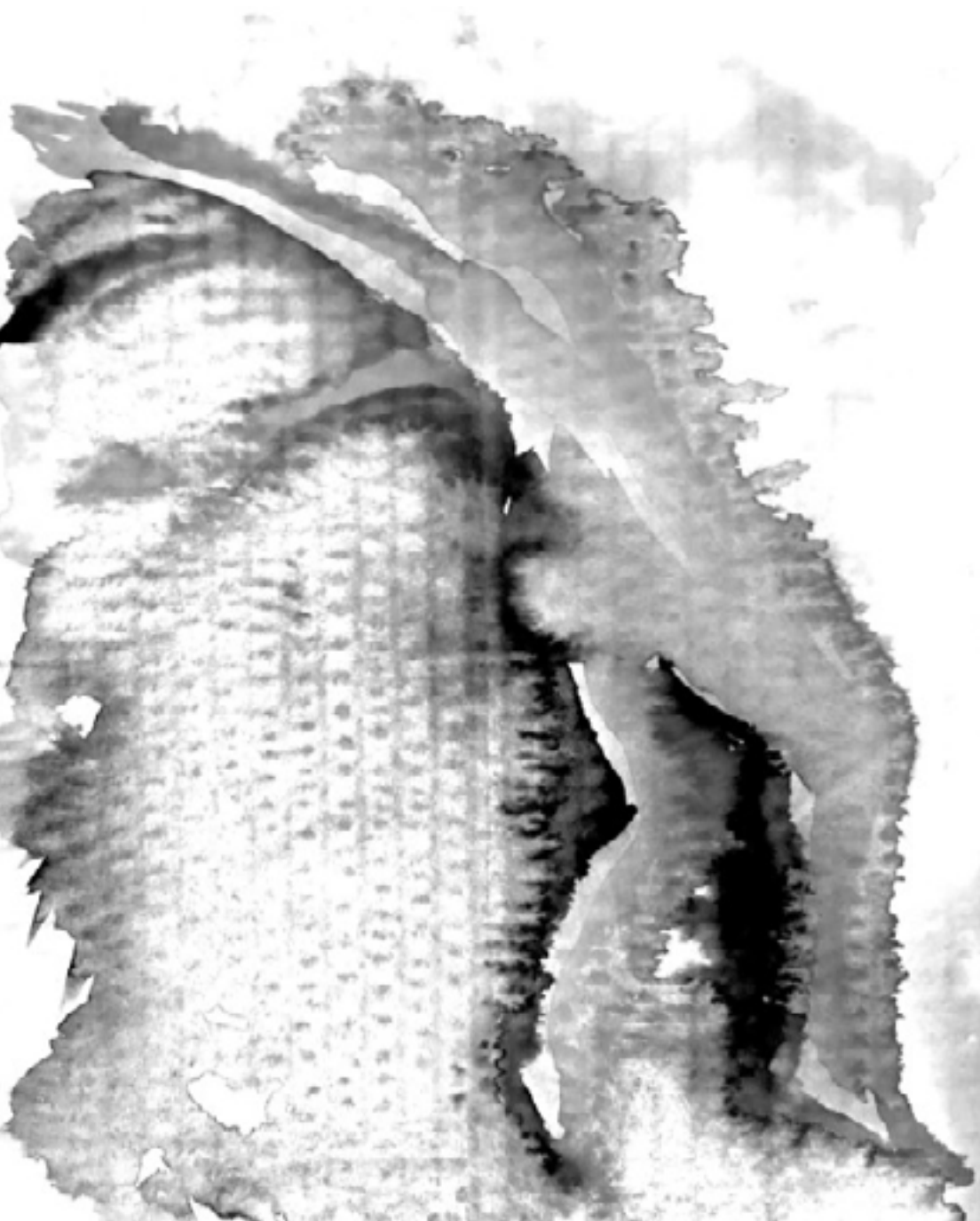
Ses paroles me sortent d'une espèce de transe... de quoi parle-t-il ?

À peine me suis-je posé la question que je l'aperçois. Perdue derrière sa chevelure auburn, les pieds nus dans l'herbe du jardin, elle erre.

Sans un regard pour Théo, je me lève, m'approche d'elle, lui prend la main et nous nous éloignons, un sourire sur les lèvres.

Après tout, Théo est peut-être bien un dieu d'amour...





Brisures de vie

Tamara Frunza

À cette époque lointaine, ma connaissance de ce qui allait se passer dans la vie au présent, sur les routes de nonchalance, du ciel bleu rayé par des nuages, explosives intempéries et folies des orages. Je traverse permissive le passage du temps, synonyme d'une voyante.

À l'horizon, le regard fugitif découvre les hauteurs montagneuses de la chaîne carpatine, en réservant des surprises guindées surgissant d'un cauchemar avec des loups et des ours, errant, semant l'épouvante aux multiples passages peu rassurants d'où les légendes germent. Encore le noyau du réel sur la marge à démêler les secrets diaboliques ou angéliques.

Quand les nuits jetaient le lasso sur le territoire, l'âme terrorisée de l'habitant portait en arrière la tête lourde de peur, subissant des instants de malaises, en inertie presque devant les portes ouvertes de la mort, étrange sentiment instantané et vacillant sur le pré des corps humains.

La neige tombait souvent cette année là dans la région de ces terres arides. Le froid changeait le visage du temps présent ridé par les événements. Staline était à peine mort et enterré.

Non, il n'allait plus revoir la vie. À tout jamais, personne ne voulait son retour. L'histoire cruelle, les victimes humaines, perdre l'espoir dans les fausses communes des cimetières.

Les uns n'étaient pas les autres. Certains se sont échappés de l'enfer, une fois revenus sur terre de liberté, ils ont percé le volcan de souffrance en milliers de pages inoubliées, passage de leur

existence.

Le temps d'hiver fulminait à travers les rochers, le mirage de ces vagues de neige des étoiles blanches pulvérisées en rideaux en dentelle, filantes dans les poèmes.

La guerre avait atteint la fin, la pauvreté montrait ses dents, la destruction de tout ce qui entourait, en était à terre.

La vie au crépuscule sortait de la noyade, les aisés fortunés, certains en dégringolade, de feu vif brûlant la dérobade.

Je me confrontais avec les terres arides. Dans ces forêts boisées, le froid perçait en couches les rochers, il nous faisait plus de place à marquer les traces de notre passage éphémère.

Comment laisser traverser les troupeaux de moutons et leur berger couverts de flocons devant cette impasse glaciale ?

Je me sentais une ombre de l'inexistence, l'âme fracassée et tracée de crevasses. Dans le sévère passage, la neige était encore abondante. Elle atteignait la taille d'un bonhomme portant un chapeau.

Il fallait attendre la grâce du printemps qui chasse la froideur hivernale.

Immatériel sentiment.

La traversée des ces routes qui s'alourdissent à cause du gel et le manque de moyens des transports. Seul le rêve de réchauffement était présent.

Quelques vapeurs, en s'échappant de la bouche, savaient adoucir le chagrin à couper le souffle d'une femme passant avec son bébé affamé et presque gelé, causé par l'impossibilité de regagner le

chemin couvert par le blanc de neige.

Avec la chaleur et sa voix tremblante d'inquiétude, les larmes de coeur glissaient parmi les moments d'angoisses.

La femme désemparée et son bébé hurlant frôlaient l'incertitude du moment. Est-ce que la mort allait le lui voler hors de son landau d'infortune ?

Sous le ciel grisâtre et le vol des cigognes folâtres avec date sur les pas des moutons résistants aux vents violents de l'hiver. Ils avançaient lentement, dans un balancement galant, puis ils s'arrêtaient pour marquer le passage sous la coupe des nuages en laissant tomber de la merde et des gouttes en message perdu leur culotte.

Ainsi s'épargnaient les oursons sortants des grottes, tourmentés de l'hibernation, de la glace éblouissante au regard.

Toujours retardée, la traversée de la région apparaissait comme un dessin dans un tableau à l'ombre d'un blaireau.

Sur les serpentins, la mince femme continuait son marathon blanc, emportant le nourrisson, tout deux engloutis dans la masse nacrée de la neige, le thermomètre galopait sur l'échelle, à nouveau le danger du gel.

Le cœur lourd, la femme s'arrêtait de temps en temps. Elle respirait, puis soupirait, et en pleurant murmurant de sa voix troublante : « Oh mon amour ».

Rien à manger, la route étant longue, et grâce à Dieu on arrivera trouver le lait chaud avec nos âmes revenantes en prime d'espoir.

À plus d'un mètre et demi la neige, le froid ne pardonnait pas, la

terre parlait tout bas, s'élevaient des cris hurlants qui demandaient la Clémence aux cieus perdus loin dans l'espace.

Le gilet de sauvetage, lourde tâche, en escapade les conditions précaires pour la survie, dans la misère le Soleil relança son apparition lente. Sortie d'une seconde guerre mondiale, la pauvreté s'est installée sur un piédestal, la reconstruction ne serait pas évidente.

Sur les pas de la mort à regagner la vie aux couleurs de l'harmonie, ça faisait rêver toute une armée quand elle avait arrêté de se dépasser.

« Les morts restent en terres » disait mon père d'un air éprouvant à son égard, et les vivants une fois sauvés de la mort, ils restent présents, on les voit et on les entend renaissants.

Heureux sont les sauvés ces êtres réanimés, des yeux brillants la joie, la foi, à retrouver le nouveau visage de la terre si fort, arrondi et luisant.

Revenir à la vie, à la couleur des jeux à la brouille abasourdissante par des tambours, accompagnés par les soldats et la cadence des fêtards de l'événement. Avec réjouissance et croissance sont enterrés les sédiments d'un temps passé dans les mémoires des ces absents, la renaissance s'érige éternellement à chaque mouvement sur nos pas.





On ne choisit pas...

Sofia Tahar

Assis sur ce toit, le regard vague posé sur la masse qui, plusieurs étages plus bas, vit, il pense. Individu parmi tant d'autres, surplombant la ville. Oui, dans la solitude de cet instant, il ne pouvait que penser. Pourtant, le malheureux aux mille pensées vagabondes, a, ce soir, l'esprit tourné vers une vague et unique idée.

Sur ces tuiles brûlantes du baiser du soleil, il se demande, un vague sourire balafrant son visage, ce qu'il a accompli, ce qu'il accomplira. Ce qu'il restera de son passage lorsque la terre sera repue de ses os et ivre de son sang.

De lui, que dira-t-on ? Qu'il fut seul ? Lâche ? Amer ? Personne...

Que ce genre d'individu n'a aucune place dans les chuchotis de l'Histoire ? Que c'est un de ceux qui ont subi... Subi un nom, subi une naissance, subi une étiquette ?

Mais... Subit-on notre existence ou choisissons-nous de baisser la tête et de serrer les dents ? Est-on lâche ou impuissant ? Peut-on seulement parler de *lâcheté* en pensant à la beauté de ce qui fait l'existence ? Qui est-on seulement pour oser condamner moralement un choix ? Quelle légitimité nous donnerait ce pouvoir ?

Ou dira-t-on qu'il eut le courage amer de vivre sans vainement tenter de laisser une empreinte éphémère ?

Là, sur ces tuiles fumantes, sous les nuages gorgés des éclats rosés et orangés du soleil presque endormi, il se dit que le monde est bien trop petit pour accorder une place à chacun. Sa mémoire oublie sans même un reniflement dédaigneux, ceux qui sont de passage dans son Histoire.

Il y a ceux qui sont et ceux qui sont sans être...

Il se dit que le temps file et que lui, sur son toit, l'admire, le célèbre, lui le temps, ce vagabond infatigable que tant coursent.

Lui, vieil enfant, bel enfant, se demande, là sur le sommet de son monde, ce monde qui le méprise autant que lui le célèbre, ce qu'est le sens si pas une énième preuve de la tendre lâcheté du monde...

Qu'était-il sinon un égaré de plus ? Un individu parmi tant et tant d'autres, noyé dans cette cohue au pas dense synchronisé ! Un de ceux qui, dira-t-on, n'ont aucune empathie, aucune réflexivité ! Aucun respect pour la vie !

Monstre !

Assassin !

Traître à ton sang !

Traître à ta patrie !

Que... Quelle patrie ?

Traître à l'Humanité !

A la vie !

Et, dans le hurlement symphonique des gyrophares du bras armé de la justice, ses pas de danse l'ont mené loin, si loin, de l'amère et irrévocable réalité qui, plus bas, lui murmure de plonger dans ses bras froids.

Plonge !

Embrasses ta chute !

Il a hésité. Sa ceinture gît au fond d'une poubelle. Ses « frères » avaient créé cohue et folie. Insécurité et incompréhension.

Face à ces regards égarés, à ces enfants paniqués. Face à ces pas incertains, alourdis par douleur, deuil et choc... Il avait hésité. Parce qu'il n'est plus claire pénombre que celle d'un cœur brisé, pas plus dissonante mélodie que les pleurs d'un enfant, pas plus inhumain que l'humanité, son cœur à lui, anonyme parmi les anonymes, s'était serré.

Il avait voulu trouver des piliers solides, inébranlables, qui soutiendraient le toit lourd de peines du temple de sa vie. Il avait voulu trouver la chaleur d'un sourire, la sécurité d'une étreinte, la fierté d'un regard... L'appartenance à un groupe soudé où on lui offrirait la seule chose que tout individu socialement inscrit désire : de la reconnaissance.

Tu es quelqu'un.

Tu es avec nous.

Tu as des frères...

Parce que les regards ternes posés sur son ombre lui faisaient mal. Parce que la main tendue est sélective. Parce qu'en étant là, il était « Autre » et que cette catégorisation avait marqué sa chair et son âme...

Et dans la douleur de ce quotidien, dans les sanglots de cet enfant, qui voulait montrer qu'il pouvait dépasser les dits et non-dits. Se dépasser pour qu'on pose sur lui un regard brillant de respect, de reconnaissance... Mais, dans un sanglot douloureux et amer, il n'avait pas réussi à se relever. Dans la douleur de son être, vécue à travers le mépris des autres, il avait baissé les bras. C'était un choix, certes. Un choix subi, encouragé par l'absence de choix...

Et de son être, de son récit banal, il riait amèrement, assis sur ce toit. Parce que son rire sera à jamais objet de l'ocellade désabusée de la grande balafree, et qu'en cette douce nuit d'un hiver absent, il avait perdu son camarade,

Ah, ce camarade là... Lui là...

Il n'avait plus de raison de rester assis. Et il riait.

Assis sur ces tuiles, il a compris que son amour inavoué l'a poussé à suivre ce sourire éclatant et ce protecteur de toujours jusqu'au plus absurde des bois perdus... Il a compris que son besoin d'amour l'a mené à ce toit. Que se trouver une place parmi les constellations, avoir besoin de briller, même un bref instant, l'a mené à ce choix...

Dans ses joies et ses peines, lorsqu'il avait des ennuis ou des angoisses, il trouvait toujours *cet* éclat dans *ce* regard qui ne l'avait jamais quitté. Les prunelles luisant de sagesse et d'acceptation de ce camarade perdu. Cette certitude que rien ne pourrait *jamais* lui nuire n'avait *jamais* quitté son cœur meurtri... Parce qu'ils étaient deux... Parce qu'ils étaient ensemble, à jamais et à travers les plus obscures pages de l'Histoire que le monde tourne dédaigneusement...

Et ils s'étaient perdus. A jamais. Platonique, leur relation, entravée par une crainte viscérale d'enfreindre les tabous, les avait mené à cela.

Ou alors est-ce leur besoin de reconnaissance ? Ou leur naïveté ? Ou leurs blessures ? Ou leur faiblesse ? Qui sait...

Qui sait...

A jamais, ils seraient réunis. Dans une autre vie, peut être, vivront-ils leur amour. Peut être trouveront-ils une main pour les relever. Peut être auront-ils la lâcheté de vivre plus longtemps... Ils auront alors une place dans les rangs à la beauté éphémère des constellations. Ils seront « citoyens » et non « autres »...

Assis sur ce toit, il ne l'était plus.

Unis à jamais.

L'un bombe humaine.

L'autre suicidé.

Erving Goffman disait : « La pensée est peu de chose face à la dramaturgie... »





Passages

Cayetana Carrión

***I**l fait étonnamment bon aujourd'hui. Je marche pleine d'énergie sur le fil d'un horizon orange qui se fond dans le bleu crépusculaire de ce début de soirée. L'automne, habituellement humide, froid et gris, renferme dans le creux des feuilles mortes répandues sur le sol les vestiges de la chaleur d'un été exceptionnellement long. La mémoire d'une période faste, d'une apogée.*

Souvent, pendant que je marche, je me laisse distraire par les détails banals et presque invisibles de mon environnement : la mousse qui surgit entre deux dalles, les rides des murs, un boulon luisant au sol, le vent que les branches en mouvement donnent à voir, l'ombre des nuages... Ces images me semblent énormes et occupent toute la place de mon regard. J'ai l'impression de traverser des univers entiers.

J'observe sous mes pieds défiler un ciel en béton. Les feuilles jaunes des arbres tombent une à une et mouchettent le sol de petites étoiles dorées qui craquent sous mes pas. Elles crépitent un chant venu de loin, Fanny , comme un appel venu me murmurer quelque chose d'imminent.

Je me sens d'un coup animée par une étreinte qui grandit dans mon for intérieur, comme si quelque chose d'important allait arriver, une sorte de prophétie que je ne parviens pas à identifier. Pourtant, elle est puissante, enveloppante, au point que j'ai la conviction d'une présence, quelque part, pour me rappeler un souvenir et me susurrer au fond de l'oreille un adieu d'éternité. Émue par cette sensation, je tente de la saisir par des mots qui m'échappent, de la retenir par des images qui disparaissent aussitôt effleurées. Bouleversée, je lève

les yeux au ciel. L'orange de l'horizon s'étend sur toute la surface céleste. Les chevaux blancs du ciel s'effilochent jusqu'à ne laisser que la trace filandreuse de leur passage sans fin. Tandis que sous mes pieds les feuilles mortes pleurent Fanny...

Des feuilles mortes ?

Ce que je ramasse du sol ce ne sont pas des feuilles mortes, mais des morceaux d'une photo grossièrement déchirée. Je prends un des fragments entre mes mains. Encadré par la déchirure, le demi visage d'une vieille femme aux cheveux dorés, ramassés en un chignon un peu fané. J'aperçois un étrange éclat dans son œil, comme s'il s'agissait de sa dernière étincelle. Il me fixe. D'un coup, l'étreinte, tapie au fond de mon cœur, se réveille. L'impression se rallume. J'ai à nouveau le sentiment de reconnaître quelque chose, quelque chose que je tiens sur le bout de mes mains lorsque... PAN !

Un tir. D'où vient-il ?

Je m'effondre lentement. Je sens qu'un liquide poisseux et tiède se répand autour de moi et m'engloutit. Il a le goût du sang, mais il n'est pas rouge. Il est transparent. Ça ne peut pas être du sang...

C'est quoi alors ?

Je flotte dans ce liquide épais et brumeux. Je distingue la profondeur sans repaires de cette matière qui s'étend verte à l'infini. Quelque part au fond du liquide, quelqu'un tombe doucement, comme une petite feuille morte à la dérive. Je m'en approche et je découvre la vieille dame de la photo déchirée. Son demi visage me regarde soulagée, ses longs cheveux dorés épars, un éclat de félicité dans les yeux. Je m'accroche aux entrelacs de sa chevelure, je chute avec elle. Soudain, le petit éclat dans ses yeux se fracasse contre le sol produisant un léger tintement... tintement, tintement...

Mon portable retentit comme un train qui rentre dans un tunnel. Je me réveille en sursaut, avec le sentiment d'avoir échappé à une noyade. Je décroche, le cœur palpitant. Il est 3h du matin.

Enfin, ce ne sont pas mes morts, me dis-je dans mon for intérieur.

— Deliah... Deliah, c'est moi, c'est Milo.

Assise sur mon lit, le téléphone contre l'oreille, je devise encore étourdie le ciel crépusculaire qui rentre par la fenêtre de ma chambre.

— Deliah, écoute-moi...je sais qu'il est très tard, mais il faut que je te parle... ma mère...

Fanny. Elle s'appelait Fanny. Étrange prénom à la sonorité sèche, jaunie, grillée par le soleil, que le vent transporte, le heurtant à l'automne, aux murs gris des immeubles, le sacrifiant au sol marbré d'une ville sans nom.

— Milo ?

Je n'avais plus vu Milo depuis des années. Nous ne nous étions plus jamais parlé non plus. Il avait pris le large peu après notre dernière rencontre, à Casablanca. Je me rappelle qu'il m'avait beaucoup parlé de sa mère, et que cela m'avait surprise. Je me souviens surtout qu'il avait sorti d'un petit étui en cuir brun foncé une photo d'elle qu'il m'avait montrée. Je ne savais pas comment regarder cette image qui ne m'appartenait pas. Après une hésitation, je m'autorisai à l'observer. Je fus captivée par son regard et j'eus le curieux sentiment que je connaissais cette femme depuis toujours, qu'elle faisait partie de ma vie, alors que je ne l'avais jamais rencontrée.

— ... ma mère est tombée de l'escalier. Le médecin est déjà là. Son état nécessite une intervention extrêmement délicate...

Fanny avait fait une chute inattendue alors qu'elle descendait lentement, élégante, les marches en marbre blanc de l'escalier tentaculaire du salon de son immense demeure.

Ses os d'ivoire s'étaient brisés en mille morceaux. Devenus gris, ils s'étaient éparpillés aux quatre coins du sol marbré de la maison.

À mesure que Milo me raconte l'état de sa mère, je suis traversée par une incompréhensible sensation de déjà-vu. Pourtant, je n'avais jamais vu Fanny en chair et en os. Je n'avais aucune raison de la rencontrer et je ne connaissais même pas son prénom... et cependant, j'ai la sensation qu'elle est en train d'entrer furtivement dans mon univers par une de ces failles qui se forment sur le dos rocheux du vécu.

— Tu sais, elle a depuis longtemps une étrange maladie aux yeux, une sorte de germination qui la rend de plus en plus aveugle...

— Oui, tu m'en avais parlé...

Fanny ouvre les yeux immenses et émerge miroitante, ondulante, fluide et longue au bout de mes yeux assoupis. Elle flotte radieuse, lacustre, ridée par l'eau douce, aspergée de minuscules gouttes qui sillonnent son vieux visage, traînant à ses pieds une constellation de feuilles mortes échouées.

— C'est comme une sorte de toile rouge et filandreuse qui se tisse sur le blanc de ses yeux...

Assise sur mon lit, je m'immobilise une fraction de secondes. Le goût du sang de mon rêve me remonte à la gorge. Je lève les yeux vers la fenêtre, un peu tourmentée, et m'aperçois qu'au fond de l'horizon pointe une lueur rosée, une tache qui s'ouvre dans le ciel et qui se répand comme une fine toile d'araignée.

Fanny petite feuille morte veinée de chemins arborescents, carte filigrane des lointaines palpitations liquides enfouies entre les plis d'un souvenir bleu marine...Enfin tu es là, Nynfa, inattendue, inespérée et si lointaine...

— Une toile rouge en forme d'étoile ?

— Non, comme une feuille morte imprimée dans le blanc de ses yeux.

Petite étoile de mer qui soudain accroche mes paupières pétales, les retenant une infime seconde, comme une respiration en suspension, laissant tout juste passer un trait de lumière.

Le jour. On dirait que le jour va se lever, rouge. Ou alors, s'agit-il de cette couleur sanguine du revers des paupières qui envahit toute la surface du regard lorsque les yeux encore fermés sont sur le point de s'ouvrir ?

— Deliah ? Tu es toujours là ?

— Je suis là, oui...

Un rayon doré fend l'horizon comme un cri profond qui m'étreint et me réveille soudain.

— Elle repose dans mes bras maintenant... je lis sur son visage comme un soulagement... mais je sens bien qu'elle s'en va...

Aux prises avec mes propres sentiments, je balbutie, timide, « Je suis avec toi ». Un grésillement. La communication se coupe. La distance ne nous aide pas, le passé non plus. « Tu m'appelles mais tu ne veux rien entendre, juste t'entendre et c'est pour cela que tu ne parviens pas à voir ce que je vois ! » dis-je devant le téléphone mort.

Je rappelle.

— Ça s'est coupé....

— Oui, on dirait....

— Et le docteur, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il essaye de rassembler ses os.... je n'ai pas pu les ramasser... ils sont éparpillés partout, partout sur le sol ! Ils sont devenus gris...

Prise d'une angoissante lucidité, je sors de mon lit, le portable contre l'oreille, et me précipite vers le salon. Devant la bibliothèque à peine éclairée par la lueur des lampadaires de la rue encore allumés, je fouille compulsivement entre les livres, je feuillette troublée, presque tremblante, chaque livre page après page, à la recherche de la preuve, de la trace incontournable, pendant que Milo me raconte qu'il est surpris de voir tomber les feuilles des arbres en cette saison. Elles envahissent le jardin, la maison ! Je ne comprends pas... attends, mes frères rentrent avec des infirmiers... c'est étrange de voir la mort arriver d'un coup...Mère ! J'entends la voix déchirée de Milo hurler « Mère ! »

Pétrifiée par son cri écorché, je laisse tomber le livre que je tiens entre mes mains. PAC ! Un bout de papier s'échappe. Un fragment. La photo déchirée.

Fanny et moi nous retrouvâmes le temps d'un tir, d'une interruption, d'un livre qui tombe. Un point final entre mes doigts, un éclat fugace, Fanny je te tiens, qui s'éclipse instantanément en un éblouissement mutuel, comme un tintement.

Le téléphone sonne. Je rêve que le téléphone sonne. Je décroche, les paupières chargées de nuit.

— Milo ?

— Deliah ? C'est moi, Milo.

— ...

— Je sais qu'il est tard...

— ...

— ... mais ma mère est décédée hier soir. Son cœur n'a pas résisté.

Il est propre aux étoiles de s'éclipser de temps à autres. Mais Fanny n'était pas une étoile. Elle était une méduse, une fée de l'eau dont la lumière vitale venait de s'éteindre, devenue l'opaque craquement d'une feuille froissée et sans sève que des milliers de pas, dont le mien, venaient d'écraser.

— Ni moi ni mes frères n'avons rien pu faire. Ils sont rentrés peu de temps après son décès...ils traînaient, curieusement, des feuilles mortes collées à leurs chaussures.

— Je suis avec toi...

Un grésillement perturbe notre échange. La communication se coupe brusquement.

Je dépose mon portable sur la table de chevet et me lève. Les premiers rayons de soleil du petit matin éclairent ma chambre. Par terre, des feuilles mortes craquent sous mes pieds.



Ode à la Terre

Rachel Fine

Chère Gaia,

Ils t'ont blessée, nous t'avons blessée, toi qui rêvais de devenir une princesse et de rencontrer le prince charmant... sur son beau cheval blanc.

Combien de fois as-tu grondé du plus profond de tes entrailles, combien de fois as-tu hurlé à l'injustice par tes tsunamis dévastateurs, au point qu'entre toi et moi s'étaient dressées des barrières infranchissables.

Aujourd'hui, je reviens vers toi à pas de loup, avec le désir de t'appivoiser et de t'aimer telle que tu es...

Délicate, passionnée, démesurée, indomptable.

Gaia la sauvage, Gaia la multicolore, Gaia ma mère, Gaia notre mère.

J'écoute ta musique qui raisonne dans les arbres, dans les montagnes, les océans,... dans les rivières ou les déserts.

Gaia, Tu m'as donné la Vie et je ne peux que t'en remercier.

Merci Maman...



Les auteur·trices

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, Cayetana s'empare de la plume de son hibou et commence à écrire sur le dos du ciel des petits contes peuplés d'étoiles de mer et de tigres endormis dans une goutte d'eau, d'oiseaux de plomb transportant des feuilles mortes dont chaque nervure trace l'étrange destin d'hommes et de femmes sortis d'un rêve.

Rachel Fine

Pour écrire des histoires, il faut des personnages, des situations, des épreuves à combattre, des échecs et des réussites à expérimenter... bref, des transformations de chrysalides en papillons. Rachel Fine, artiste-conteuse-musicienne et enseignante en philosophie, invite à se transformer par son imaginaire et ses réflexions.

Formée à l'IAD, à la Maison du conte de Bruxelles, au CIM – L'école de Jazz de Paris et à Lumen Vitae, Rachel a pour vocation l'envie de transmettre et de donner du souffle par mots et merveilles. Elle anime entre autres des ateliers d'écriture pour La Cité des Écrits depuis 2018.

Tamara Frunza

Spontanée tout en restant rêveuse, Tamara s'emporte corps et âme dans la valse de sa création. Sous les ailes de rossignols, elle transporte la joie de cœur dans un magique vol, prête à renouer le passé au présent...en se lançant son cerf-volant vers les cieux du futur, sur la scène, inouï mixage de rituels du réel vu le miroir... resplendissante... reflet du virtuel.

Sofia Tahar

Autrice, étudiante en sociologie et anthropologie, photographe en herbe, coursière à vélo...

Sofia est pragmatique, peut-être ennuyante, prétentieuse selon certain·e·s, crue et cynique...

À travers l'écriture, c'est toute une part de l'individu qui est transmise au lecteur. L'auteur·e, le temps d'un instant, vous dévoile une partie de l'intimité de sa conscience inconsciente.... Une faveur et un malheur.

Un voyage sans retour...

Excentrique, asocial·e, un·e auteur·trice à travers son travail d'écriture n'est que le pâle reflet de sa pensée chaotique...

L'art de l'éloquence, l'art de faire valser les mots, l'art d'émouvoir...

Une folie dont on n'est jamais assez ivre. Sofia est ivre de sa plume, de ses mots, de sa douce et tendre passion qui n'est que folie noircie sur papier... Elle s'appelle Sofia Tahar.

Michel Vanden Bossche

Pour son deuxième parcours au sein du Collectif des Allumés de la Plume, Michel aime rencontrer et échanger avec d'autres écrivain·e·s. Il apprécie également d'avoir d'autres regards sur ses textes.

Homme de contrastes : cartésien qui croit à l'irrationnel, professionnel à l'humour débridé, une pile énergétique généralement calme au fond de lui, fougueux doté d'une grande douceur, adulte responsable toujours adolescent, planificateur aimant l'imprévu, anticonformiste raisonnable, timide et extraverti, direct et diplomate.

Un modèle de cohérence !



Les lieux traversés

Accorder un espace dans notre compilation aux lieux et associations traversés est une façon de les mettre en valeur, de les rendre (encore) plus visibles et de les remercier de leur accueil.

L'Atelier Jopo – Uccle

www.atelierjopo.com

L'atelier JOPO a été créé par Joëlle Pontseel, imagière publique. Depuis plusieurs années, son atelier-boutique est un point de rencontre et de création. Concept unique autant qu'original, l'espace est à mi-chemin entre la galerie et l'atelier-sur-rue. Son lieu est celui de tout·e·s les passant·e·s. Ceux et celles qui poussent la porte par hasard et tout·e·s les autres, voisin·e·s, ami·e·s, amateur·trice·s d'art et d'histoires. Pour inaugurer son septième parcours, le CAP s'est réuni dans l'atelier poétique de Joëlle Pontseel, qui a réalisé la couverture de deux de ses compilations !

ATELIER
Joëlle Pontseel
Jopo

Entr'âges – Anderlecht

www.entrages.be

Depuis trente ans, Entr'âges favorise le lien entre des personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité, afin de construire un monde plus juste où chacun·e (chacun) trouve sa place et vit dans le respect de toutes et tous, quels que soient son origine, son genre ou son âge.

Pendant ce septième parcours, le CAP y a jeté l'ancre à plusieurs reprises et en a même fait son port d'attache. C'est dans le centre de documentation d'Entr'âges que le CAP a lancé la thématique du parcours.

ENTR'
AGES

Formation Insertion Jeunes (FIJ) – Saint-Gilles

www.fij.be

Formation Insertion Jeunes est connu et reconnu pour ses formations en informatique.

L'association se base sur une méthode centrée sur le projet. Elle comprend également deux centres multimédias : des espaces pour apprendre, découvrir et partager... Concrètement, il s'agit de permettre aux jeunes – et aux moins jeunes – de s'exprimer et de communiquer, d'apprendre à connaître les outils multimédia et d'utiliser internet. Sur la toile... et dans le quartier. Le CAP s'y est réuni pour creuser et peaufiner la thématique de la mort à la vie.



SOS Jeunes, Quartier Libre – Ixelles

www.sosjeunes.be

SOS Jeunes est un centre d'accueil pour jeunes et/ou parents en difficulté, ouverte 24h/24. L'association se situe dans le cœur d'Ixelles, rue Mercelis. Elle a pour mission d'accueillir des demandes formulées par le ou la jeune en difficulté de parcours (décrochage scolaire, orientation professionnelle, mineur·e·s étranger·ère·s non accompagné·e·s, jeunes sans abris, etc.).

L'association travaille aussi dans le cadre de la médiation entre les jeunes et leur(s) parent(s) avec un suivi si nécessaire. Des ateliers sont menés en journée, entre autres des ateliers d'écriture. Le CAP s'y est réuni à plusieurs reprises et y a trouvé à chaque fois un accueil chaleureux.



Café solidaire Boondael – Ixelles

www.facebook.com/lecafesolidaire/

Aménagé collectivement par les habitants du quartier, *le Café solidaire Boondael* a ouvert ses portes en 2018.

Le Café solidaire a pour objectif d'accueillir les voisin-e-s pour partager quelques moments autour d'un café, d'une discussion, d'un jeu de société. Il accueille également diverses activités : ateliers, formations, échange de services, partage de compétences, Repair café, événements festifs...

On y partage les connaissances. On se rend service. On s'y sent bien !

Le CAP n'a pas manqué de faire une halte en ce repaire chaleureux pour approfondir sa thématique et développer les premières idées pour l'édito.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net



Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour ceux et celles qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique et commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles. Les membres du CAP se sont réuni-e-s dans les locaux de Radio Air Libre pour prêter une oreille attentive aux textes en construction et partager des avis et suggestions en vue de leur amélioration.

ScriptaLinea – Uccle

www.collectifsdecrits.org

ScriptaLinea – en français 'Collectifs d'écrits' se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-littéraire. L'association allie la promotion des



lettres et l'engagement collectif à travers le soutien de dynamiques individuelles d'écriture. Elle les inscrit dans le projet collectif de transmettre une perception plurielle du monde qui nous entoure, par l'écriture et dans une démarche inclusive, constructive et citoyenne. Pour son dernier arrêt avant la clôture de son septième parcours, le CAP s'est invité dans les nouveaux locaux accueillants de ScriptaLinea pour une répétition à la lecture publique d'extraits de son recueil *Mort allumée*.

ASBL EYAD – La Maison de Turquie – Saint-Josse-ten-Noode

www.eyadasbl.be

EYAD – La Maison de Turquie est une association de cohésion sociale et d'éducation permanente reconnue par la Commission communautaire française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.



EYAD se veut un lieu de rencontres, de découvertes, de partages, d'apprentissages...

Aux moyens d'actions sociales, culturelles et éducatives, EYAD a pour mission de permettre aux individus de toutes origines de participer activement à la société dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ainsi que dans un esprit de compréhension et de respect mutuels.

Elle organise entre autres, avec des groupes mixtes et multiculturels, des cours de français langue étrangère pour adultes, du soutien à la scolarité pour jeunes du secondaire, des tables d'expression citoyenne pour développer des projets et des activités socio-culturelles qui amènent des opportunités d'échanges entre individus, de réflexions et de débats...

L'association développe également un large réseau de partenariats. Le Collectif des Allumés de la Plume y a présenté sa compilation, lors de la rencontre entre les Collectifs d'écrits.

Remerciements

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif des Allumés de la Plume. Pour réaliser cette nouvelle compilation de textes, le CAP a ainsi investi l'atelier JOPO, Formation Insertion Jeunes, Entr'âges, Radio Air Libre, SOS Jeunes Ixelles, le Café solidaire Boondaël et ScriptaLinea.

Merci à ces lieux, ces structures et leurs équipes et responsables pour leur confiance et leurs encouragements.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

Le CAP et l'asbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Marceline Destordeur et à Isabelle De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Jean-Claude (CeeJay) Crommelynck et Robin Lejeune pour leurs talents créatifs au service des textes.

Mort Allumée a été présenté le 14 novembre 2019 sur Radio Air Libre et le 23 novembre 2019 à l'asbl EYAD, à l'occasion de la rencontre des Collectifs d'écrits.

Du même collectif d'écrits

Courts-circuits, 2012

La ville s'en-visage, 2013

Mondes souterrains, 2014

Par chemins, 2015

La veilleuse, 2016

Vires-tu réel ?, 2018

Les compilations sont téléchargeables gratuitement
sur www.collectifsdecrits.org



Un projet de ScriptaLinea aisbl

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française et de la commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

L'illustration de la couverture est réalisée
par Robin Lejeune sur la base d'une oeuvre de CeeJay.

L'illustration de la page 30 est de CeeJay.

La photo de la quatrième de couverture est de Sofia Tahar.

Les photos aux pages 10 et 50 sont libres de droit.

Toutes les autres photos ont été réalisées par le Collectif des Allumés de la Plume.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

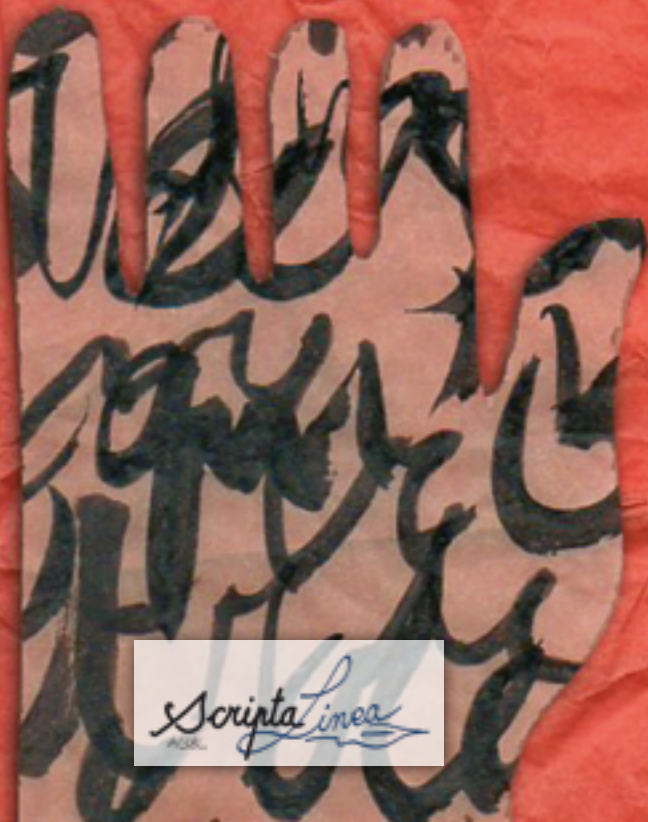
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org



Scripta Linea
ASSOCIATION